

CHAPITRE PREMIER

L'œil de l'artiste

Élise, fatiguée de sa pose peu naturelle et, peut-être plus surprenant, lassée de jouer de son instrument, baissa les bras dans un geste de renoncement catégorique, et lâcha la lyre qu'elle tenait. Pour la forme, elle dit : « Puis-je me reposer, Maître Rathenius ? », mais je n'avais pas le choix, en l'occurrence.

J'attendais cet instant depuis un moment, le redoutant un peu, mais il était inévitable et je me résignai. Je la regardai durant les quelques secondes où elle garda son port de tête et son expression du visage, plus par absence de réaction que par volonté.

« Oui, bien sûr, dis-je. Je n'aurais pas dû vous garder si longtemps. Je suis désolé. » Je ne dis rien sur le fait qu'elle ne m'avait pas appelé Axel ; c'était probablement un petit signe de réprobation ou de mécontentement.

Mes yeux revinrent alors au tableau, et la comparaison s'avéra fatale.

Je n'arrivais pas à comprendre ce qui m'échappait. J'appréciais toujours pleinement la beauté d'Élise, qui s'était quelque peu épanouie, depuis tous ces mois que je la connaissais. Ses cheveux noirs étaient plus brillants maintenant que lorsque je l'avais vue pour la première fois à L'Elfe, ce premier soir de neige noire, et son teint, qui avait conservé sa pâleur de l'hiver lutécien durant les semaines passées sur Mnémosyne, pendant la saison bizarre qui avait suivi l'éruption volcanique, avait pris le subtil éclat de l'ambre au soleil subtropical de l'île de Dionysos. J'appréciais toujours pleinement sa beauté, mais je n'arrivais pas à la capter. Et pire encore, je me doutais depuis des semaines que j'en serais incapable. J'avais repoussé l'épreuve de vérité le plus longtemps possible, mais j'avais fini par prendre mon courage à deux mains — et je m'en mordais sérieusement les doigts.

Grâce aux recherches entreprises par les agents de Madame en Gaule, nous savions désormais qu'Élise était plus âgée qu'elle n'en avait eu l'air au début, lorsque, la voyant pour la première fois sur Mnémosyne, je lui avais donné douze ans. Elle avait à présent dépassé de quelques semaines son quatorzième anniversaire, et le fait de le savoir semblait l'encourager à paraître plus mûre ; toujours robuste, sa silhouette avait pris des rondeurs féminines et gagné en sensualité. Elle n'était peut-être pas encore tout à fait une jeune femme — ce en quoi elle n'aurait sûrement pas été d'accord, je pense — mais la concentration passionnée qu'elle apportait à jouer de n'importe quel instrument donnait une extraordinaire gravité à ses traits, avec une pointe de mélancolie profonde, qui n'avait absolument rien d'enfantin. Je ne l'interprétais pas comme un symptôme du passage à l'âge adulte, mais comme le signe d'un véritable tempérament artistique, indépendant de l'âge par nature.

Je voyais tout cela, et pas d'un œil ordinaire quelconque. Quand je la regardais, je la voyais avec mon œil d'artiste. Seuls, les imbéciles pensent que la beauté est dans l'œil de celui qui regarde, mais un spectateur a besoin de l'œil d'un artiste pour apprécier pleinement la beauté, et déchiffrer l'âme qui se cache derrière l'apparence. Alors, qu'est-ce qui n'allait pas, avec ma main normalement sans faiblesse ? Pourquoi n'avait-elle pas commencé à transposer cette beauté sur la toile avec sa sûreté habituelle ?

Avais-je commis une erreur, me demandais-je, en lui suggérant de poser avec la lyre dont elle n'avait commencé à jouer que depuis peu, au lieu de la viole de gambe qui lui était bien plus familière, afin qu'elle relevât un peu plus la tête ? Son jeu avait certainement manqué de son aisance et de son enthousiasme habituels, ce dont s'était forcément un peu ressentie son expression, qui avait parfois exprimé la frustration et la déception. Mais elle avait chaque fois pris sur elle et réussi à se recomposer le visage serein dont j'avais besoin.

Non, le problème était ailleurs, en moi et non en elle. D'une certaine manière, une sorte de fracture s'était produite en moi, entre l'œil et la main — et très récemment, car je n'avais constaté aucune fracture de ce genre six ou sept semaines plus tôt, tandis que je mettais les touches finales à mon portrait de Mariette — avec un peu de retard, au vu de ma promptitude habituelle, mais avec une habileté parfaite. Depuis lors, je n'avais fait que des esquisses, alors que je ne passais jamais six semaines sans mettre de la peinture sur une toile ; la vérité toute simple était que j'avais terriblement peur de tenter l'expérience, et le fiasco d'aujourd'hui prouvait que j'avais raison.

Le cœur me manqua lorsqu'Élise traversa la pièce en disant : « Puis-je le voir ? »

Je n'ai jamais été de ces artistes capricieux qui refusent à leurs modèles de voir le portrait en cours, et je l'ai rarement regretté, même quand mon travail n'était pas fameux, mais je n'avais jamais aussi vivement pressenti la probable déception chez un modèle, ou la mienne dans la mesure où j'en serais responsable. Élise avait pris une importance singulière dans ma vie, à partir du moment où elle avait tout de suite repéré une faille essentielle dans le triptyque d'Orphée alors inachevé, avant de me faire une suggestion capitale qui m'avait permis d'achever l'œuvre — et le résultat dépassait, apparemment, tout ce que j'avais jamais cru possible. Je savais qu'elle ne pourrait pas m'éclairer sur le moyen de sauver son propre portrait de la honte due à un manque d'inspiration lamentable, et je craignais l'interprétation qu'elle donnerait peut-être à cet échec, même s'il n'était que passager.

Elle regarda son portrait inachevé pendant une longue minute, qui me sembla même encore plus longue, avant de dire enfin : « Est-ce vraiment ainsi que vous voulez me voir ? »

Elle n'avait visiblement pas l'intention de faire semblant pour ménager mes sentiments. Je suppose que j'aurais dû m'en réjouir, puisque c'était la preuve d'une absence de gêne dans nos relations, sans doute facilitée par le fait que j'avais commencé à coucher avec sa mère adoptive. Mais j'avais du mal.

— Je n'en suis qu'au début, dis-je, prêt à lui sortir mille excuses de ma besace. Je sais que la séance vous a paru longue, et elle l'a été, mais parfois, il faut du temps pour s'emparer d'un sujet. Parfois, même après des années d'expérience, il faut du temps et des efforts pour transformer une esquisse en tableau...

— Ce n'est pas ce que j'ai demandé, fit-elle sans détour en me regardant fixement.

Je ne pouvais soutenir son regard et j'en avais terriblement honte. Moi, Axel Rathenius, ne pas pouvoir soutenir le regard d'une adolescente ! Une adolescente exceptionnelle, certes, mais une adolescente tout de même, à peine sortie de l'enfance. À quoi étais-je réduit, et comment en étais-je arrivé là ?

— Je ne sais pas quoi répondre à la question que vous m'avez posée, avouai-je. Je ne sais même pas ce que vous voulez dire par là.

Son regard se durcit. « Vous avez promis de me dire la vérité, Axel, dit-elle. C'est ce que j'attends de vous. Vous savez exactement ce que je veux dire. »

Ce qu'en réalité, j'avais promis, un peu à la légère, quand elle m'avait demandé conseil, sur Mnémosyne, dans des circonstances bien différentes de celles dans lesquelles nous nous trouvions à présent, c'était de ne pas lui mentir. Je savais qu'elle faisait la différence, mais je savais aussi qu'elle était sans doute bien décidée à pousser son avantage le plus loin possible, et je n'étais pas insensible à son besoin d'entendre la vérité de ma bouche, puisqu'elle n'avait personne d'autre à disposition.

— La vérité, lui dis-je franchement, c'est que je suis dans un mauvais jour. Cela arrive parfois. Vous le savez. La première fois que vous m'avez vu, je travaillais sur le triptyque d'Orphée, et je n'y arrivais pas... mais j'ai fini par y arriver. C'est un travail en cours ; s'il vous plaît, ne le jugez pas avant de me donner une chance de l'améliorer.

Elle aurait pu me demander encore une fois de répondre vraiment à sa question, et je pense qu'elle hésita à le faire, mais elle parut s'alarmer un peu de sa propre agressivité et de la mauvaise humeur dont elle était le signe. Elle sentait qu'elle avait réellement besoin de moi pour la conseiller, et elle ne voulait certainement pas risquer de me contrarier. En un sens, toutefois, sa sympathie aurait été encore pire que sa déception. Son mécontentement était parfaitement légitime.

— C'est ma faute, n'est-ce pas ? fit-elle tristement. Si je ne jouais pas si mal... c'est égal, comment pourrais-je vous critiquer, alors qu'apparemment, j'ai perdu mon propre talent ?

Je fus un peu surpris. J'avais certes remarqué qu'elle ne jouait pas bien, mais, absorbé par mon pinceau, je n'y avais pas accordé d'importance, parce que les changements d'expression de son visage qui en résultaient ne duraient guère. Lorsque je la peignais, la musique qu'elle jouait faisait seulement partie de la pose, pour moi, et n'était pas à considérer sous l'angle de l'interprétation. Il ne m'était pas venu à l'esprit qu'elle pourrait — ou voudrait — voir les choses autrement.

D'un autre côté, il n'aurait pas été honnête de ma part d'imaginer que mon propre échec fût un reflet de sa musique, en quelque sorte. Du temps que je vivais sur Mnémosyne, j'avais eu l'occasion de peindre un grand nombre de musiciens, allant du plus brillant au plus inapte, et en y repensant, il ne me semblait pas que mon regard eût jamais été distrait de son objet, simplement parce qu'ils ne jouaient pas bien.

Certaines fois, la musique m'avait inspiré, peut-être comme par magie, mais généralement pour des œuvres autres que des portraits, ou qui venaient en complément de ces derniers.

— Non, Élise, fis-je, catégorique, ce n'est certainement pas votre faute. C'est bien en moi que réside la défaillance. Je ne sais pas pourquoi, mais pour le moment, j'ai perdu la main. À vrai dire, cela fait des semaines que je ne suis pas dans mon assiette, et c'est pourquoi j'ai si longtemps repoussé ce travail. C'est déjà arrivé... Je suppose que cela arrive à tous les artistes. Si jeune que vous soyez, vous avez dû faire ce genre d'expérience plus d'une fois. Parfois, l'inspiration n'est tout simplement pas là. Elle revient toujours. Ce n'est pas quelque chose que vous pouvez perdre à jamais.

Je ne pouvais pas en être absolument certain, bien sûr, mais je ne mentais pas. Si j'avais foi en quelque chose, c'était en la résilience et en la permanence de mon propre génie.

« Si jeune que je sois... répéta-t-elle pensivement. C'est ça, le problème ? Vous voulez toujours me considérer comme jeune, comme un enfant, même si vous savez, maintenant... ? » Elle s'arrêta.

Je me souvins de la façon étrange dont elle avait formulé sa question initiale, et je réalisai qu'elle avait peut-être plus de sens que je ne l'avais pensé. Rétrospectivement, je me dis que le fait qu'elle ait considéré que je savais exactement ce qu'elle voulait dire pouvait aussi avoir un sens.

— J'essaie toujours de voir mes sujets tels qu'ils sont, dis-je, persistant à tirer des lieux communs de ma besace. C'est l'essence de l'art. Je vise la justesse, je cherche à atteindre une vérité essentielle. Dans le cas présent, je le reconnais, je suis loin du compte, pour le moment, mais...

Elle ne me laissa pas poursuivre. « Vous avez peint Mariette exactement comme vous vouliez la voir, dit-elle sèchement. Mieux encore, vous l'avez peinte comme elle voulait se voir — mais c'est parce que vous vouliez vous la faire, n'est-ce pas ? »

— Ce n'est pas... commençai-je.

De nouveau, elle m'interrompit. « Non, dit-elle en soupirant. Je sais que ce n'est pas le cas. »

Je restai perplexe, toutefois, je ne savais pas ce qu'elle pensait ne pas être le cas.

Elle glissa un regard en direction du portrait accroché au mur derrière moi : le portrait de Mariette, sa mère adoptive et, du moins pour le moment, ma maîtresse. Puis elle alla s'asseoir sur le canapé qui se trouvait au dessous, peut-être pour lui tourner le dos. Elle n'eut pas à me quitter des yeux, et elle ne le fit pas.

— Asseyez-vous, Axel, dit-elle. Vous êtes debout depuis longtemps. Ce n'est pas bon pour vous... à votre âge.

C'était là pure méchanceté, mais je réussis à en sourire. Je devais reconnaître que je me sentais plus vieux sur l'île de Dionysos que je ne l'avais jamais été sur Mnémosyne, et pas seulement parce que j'avais confessé mon âge véritable à Élise et à Mariette. À cet instant, j'aurais presque cru qu'après plus de soixante-dix ans où la vie semblait s'être arrêtée pour moi, je recommençais à vieillir physiquement. Mais j'avais déjà été en proie à ce sentiment, auparavant, et ces moments avaient toujours fini par passer.

Je ne m'assis pas tout de suite, cependant, sentant qu'il ne fallait pas en rester là. J'avais déjà posé mon pinceau et ma palette, mais je me croisai les bras et regardai fixement le portrait, comme si le fait de le fixer pouvait d'une manière ou d'une autre faire apparaître la raison de sa désolante imperfection.

Son visage se radoucit. « S'il vous plaît, Axel, dit-elle. J'ai besoin de vous parler. J'ai besoin de vos conseils... »

Ce n'était guère rassurant, d'autant plus que je me considérais toujours comme lié par la promesse que je lui avais faite, mais je ne pouvais résister à ce ton de voix. Elle n'était certes pas la seule femme qui eût un jour été capable de me désarmer à ce point d'une simple inflexion de voix, mais elle était la seule et unique sur l'île de Dionysos. Je cédaï aussitôt et m'assis à côté d'elle. « À quel sujet ? » demandai-je.

Elle eut un rire bref. « Tous les sujets, hélas, dit-elle. Mais d'abord, je crois que je vous dois des excuses. »

— Pourquoi ?

— Pour avoir commis une erreur stupide. Je vous ai pratiquement dit de vous faire Mariette, alors que vous hésitez encore. Je l'ai fait parce que je pensais que cela la rendrait heureuse. C'était tellement évident qu'elle en avait envie.

— Ah, fis-je. C'est une erreur courante, je suppose, de penser que le fait d'obtenir ce que nous désirons nous rendra heureux, mais vous n'avez pas d'excuses à me faire. J'avais bien l'intention de séduire Mariette, si je le pouvais, j'en ai pris la décision sur le bateau, quasiment juste après que j'ai découvert qu'elle était à bord. Votre encouragement a été le bienvenu, évidemment, mais il n'a pas changé le cours des choses.

« Et vous n'avez jamais eu la moindre intention de me séduire », dit-elle. Ce n'était pas une question. Elle jeta un coup d'œil au portrait comme si elle faisait deux plus deux. Le compte n'y était pas, mais elle avait trouvé la bonne réponse.

— Non, dis-je simplement. Jamais. Mais ce n'est pas pour cela que...

Encore une fois, elle m'interrompit.

— Là où j'ai grandi, fit-elle observer, d'un ton qui se voulait clinique et détaché, les filles de mon âge sont rarement vierges. Une fois sur deux, ce sont déjà des professionnelles. La volonté dont Mariette a fait preuve pour m'en préserver en m'amenant sur Mnémosyne est... exceptionnelle.

— Ce n'est pas le problème, dis-je.

« Ah non ? » fit-elle, plus curieuse que provocatrice. Elle fronçait légèrement les sourcils, suivant apparemment un fil de pensées différent du mien. Je me demandai si elle avait parlé à Helen et, dans ce cas, si Helen ne lui avait pas fait un rapport un peu trop détaillé de la réputation que je m'étais forgée sur Mnémosyne. Mais je savais qu'elle était loin d'être stupide. Elle avait pu désormais se faire une idée de moi et elle savait que les réputations fondées sur des ragots sont on ne peut moins fiables, surtout quand elles concernent les artistes.

— Vous ne me trouvez pas séduisante — ou bien vous vous en défendez, dit-elle en regardant à nouveau le portrait.

— Au contraire, dis-je. Je vous ai trouvée extrêmement séduisante la première fois que je vous ai vue, à L'Elfe, et ce sentiment n'a fait que se renforcer depuis. Mais l'une des séductions les plus puissantes chez vous, c'est votre innocence, et je ne voudrais la gâcher pour rien au monde. En tout cas, je sais parfaitement que moi, vous ne pourriez pas me trouver séduisant, même si j'avais seulement l'âge que je parais avoir.

Je pensais que c'était la vérité — ou, du moins, qu'il fallait que ce le fût.

Le froncement de sourcils se relâcha. « Vous voulez vraiment me voir comme une enfant », déclara-t-elle.

Il ne servait à rien de le nier. « D'une certaine manière, oui, dis-je. Je vois très bien que vous êtes en train de devenir une jeune femme, mais si je m'en réfère à ma propre antiquité, en effet, je me refuse à vous voir autrement que comme quelqu'un de très jeune, de très neuf. Et je ne crois pas que vous devriez souhaiter autre chose, pour l'instant. Je pense que Mariette a tout à fait raison d'essayer de vous protéger comme elle le fait, tout comme sa propre mère a eu raison d'essayer de la protéger. »

Il y eut un faible éclair de colère dans ses yeux, que je trouvai injustifié. « Elle n'est pas ma mère », dit-elle.

— Elle ne vous a pas mise au monde, concédai-je, mais les circonstances ont fait d'elle la seule mère que vous ayez connue, et il me semble qu'elle a joué ce rôle aussi bien qu'on pouvait raisonnablement l'espérer, étant donné les circonstances dans lesquelles elle vous a trouvée.

— Étant donné que mon grand-père avait fait assassiner mes parents, vous voulez dire ?

En fait, je voulais parler du fait que Mariette avait été une putain bien malgré elle, tentant de survivre au Mont des Martyrs, et qu'Élise venait d'être abandonnée, bébé sans défense, aux mains d'un artiste en difficulté qui n'avait aucune idée de la façon de s'occuper d'elle. Charles et Mariette, pensais-je, avaient tous les deux rempli leur fonction de pseudo-parents improvisés et inattendus autant qu'on pouvait l'escompter. Je ne pris pas la peine de corriger Élise, toutefois ; il me semblait plus judicieux de la suivre dans son cheminement, quel qu'il fût.

— Je vous ai déjà dit que je n'y croyais pas, lui dis-je. Je n'avais absolument aucune raison d'aimer lord Dellacrusca, et j'ai franchement craint, à un moment, qu'il me fasse assassiner, mais je suis parfaitement sûr qu'il n'a pas fait assassiner votre mère. C'était sa fille. Il n'aurait jamais fait ça.

Elle était parfaitement au courant de ce sur quoi je gardais le silence, mais nous ne parlions que de ses mères, pour le moment.

— Elle n'aimait pas vraiment Charles, dit-elle en parlant de Mariette. Elle voulait juste un endroit sûr pour vivre. Je lui ai seulement servi à obtenir cette sécurité.

Je haussai les épaules. « Au début, peut-être, dis-je, mais elle a certainement fini par vous aimer tous les deux, profondément et sincèrement. Je l'ai bien vu, sur Mnémosyne. Il ne faut pas que vous pensiez que parce qu'elle est avec moi maintenant... »

— Que c'est juste par commodité ? Ou par fantaisie lubrique ?

Maintenant, il y avait de la provocation dans son ton. Je ne pus m'empêcher de me rappeler que la dernière fois que j'avais vu Hécate Rain, elle n'avait pas seulement prédit que je séduirais Mariette : elle

avait dit que ce serait comme pêcher au harpon dans un aquarium — sauf qu'elle ne savait pas si je serais le harponneur ou le poisson. Depuis lors, Madame m'avait laissé entendre que les passions engendrées parfois par ma peinture pouvaient être considérées comme des nécessités surnaturelles sur lesquelles je n'avais aucun contrôle. Mais ce n'était pas une excuse que je pouvais fournir à Élise, pour moi ou pour Mariette, même si j'y avais cru.

— À supposer que ce soit simplement une affaire de commodité ou de fantaisie lubrique, dis-je doucement, ce ne serait pas une raison pour la juger sévèrement.

« J'ai beau être innocente, rétorqua-t-elle, j'ai déjà compris que c'était plus compliqué que cela. Je ne juge personne... mais peut-être est-ce aussi bien que vous ne soyez pas... au mieux de votre forme. » Elle regarda à nouveau le tableau, qui semblait empirer de minute en minute.

— Que voulez-vous dire ? demandai-je, sur la défensive.

— Que si vous me faites aussi belle qu'elle, elle se rongera les poings à cause de moi, comme elle le fait pour Helen et Madame.

Je fis la grimace. Je ne savais pas quoi dire. Quand j'avais commencé ma liaison avec Mariette, il avait été clairement entendu entre nous qu'elle ne pourrait pas durer toujours, et qu'elle ne serait pas forcément exclusive. Mais accepter un contrat ne signifie pas qu'on en apprécie les termes.

Les dizaines d'années passées sur Mnémosyne m'avaient habitué aux visiteuses de l'été qui ne désiraient jamais rien de plus qu'une aventure passagère, ainsi qu'aux artistes qui considéraient souvent cette façon de voir les choses comme essentielle à leur vocation. Mais Mariette, pour diverses raisons, représentait une exception à cette dernière règle, même si elle s'efforçait de faire croire l'inverse. Elle n'avait apparemment pas eu de mal à s'assurer la fidélité de Charles Parenot, d'une main de fer, peut-être pas pour les raisons qu'elle aurait choisies — et peut-être aussi cela l'avait-il diminué à ses yeux, ce qui lui avait permis de l'abandonner plus facilement. Mais il y avait une sécurité dans cette exclusivité dont elle commençait peut-être seulement à mesurer le prix.

— Mais vous pouvez difficilement vous arrêter de peindre, n'est-ce pas ? dit Élise d'une voix plus douce, plus aimable. Et vous ne pouvez pas vous empêcher de chercher la beauté chez les gens que vous peignez, n'est-ce pas ?

— Je l'espère, murmurai-je, presque sans réfléchir.

Elle fut surprise. « Vous êtes vraiment inquiet ? » s'étonna-t-elle en jetant un nouveau coup d'œil au tableau. Sa déception initiale s'était dissipée, et elle semblait s'être rangée à mon avis, à savoir que ce n'était qu'une difficulté passagère.

Je haussai les épaules. « Je ne peux pas m'en empêcher, dis-je. J'ai beau avoir traversé souvent de mauvaises passes, je n'arrive jamais à me convaincre totalement que la prochaine ne sera pas la dernière, pas plus que je ne peux me persuader que je ne verrai jamais mes cheveux commencer à blanchir, en me regardant le matin dans le miroir. Cette fois... eh bien, comme je l'ai dit, cela fait des semaines que je ne suis pas dans mon assiette. »

« Mais cela... » commença-t-elle, et puis elle s'arrêta, d'une manière qui ne lui ressemblait pas du tout. J'en déduisis que les conseils qu'elle avait dit vouloir recevoir ne concernaient pas seulement la jalousie apparemment incontrôlable de sa mère adoptive. Un soupçon désagréable qui devait se tapir au fond de mon esprit depuis quelque temps, et que je tâchais de réprimer, commença à se manifester — et devint inquiétant.

Je dus faire un effort pour me ressaisir. Je regardai à travers le grand oriel la vaste colline qui s'élevait depuis le promontoire où se trouvait la maison jusqu'aux pentes boisées en haut de la montagne, et sur laquelle se déployaient des cultures, des vergers et des prairies de toutes sortes.

D'ordinaire, c'était un spectacle reposant, surtout maintenant que j'étais parfaitement habitué à voir les patients silènes travailler dans les champs. Cette fois, je n'en tirai aucun réconfort. Le sentiment latent que quelque chose n'allait pas s'en trouvait encore renforcé : quelque part dans cet Éden inattendu, ou dans les profondeurs de mon être, se dissimulait une présence dangereuse.

— Moi-même, je ne suis pas... dans mon assiette, murmura-t-elle. J'ai tout fait pour tenter de combattre ce malaise avec la musique, mais... eh bien, cette fois, je sais qu'il n'est pas possible que la maison soit hantée, et depuis que la viole de gambe a fait entendre cet accord étrange, juste avant que mon grand-père soit poignardé, elle n'a plus semblé avoir de vie propre. Alors, ce doit être moi, n'est-ce pas ?

Soudain, je revis le soir où j'avais ramené Sœur Ursule au Couvent de Shalimar. « Cette enfant est une visionnaire », avait-elle dit après avoir vu Élise pendant quelques minutes seulement. Et je l'avais

cru. Mais depuis le soir où Dellacrusca avait été assassiné, cette impression s'était estompée. Au cours des mois que nous avons passés sur l'île de Dionysos, et après la découverte de son âge véritable, sa précocité, son étrangeté étaient devenues moins évidentes... mais peut-être les chocs qu'elle avait reçus l'avaient-ils simplement rendue plus réservée et plus prudente.

Lorsque Sœur Ursule avait fait sa remarque, c'était avec tristesse, comme si être une visionnaire relevait plus d'une malédiction que d'une bénédiction — et c'est ce que j'avais pensé moi aussi.